

Lettres québécoises

Culture canadienne française

Robert Charbonneau

Number 43, Fall 1986

URI: id.erudit.org/iderudit/39510ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

ISSN 0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charbonneau, R. (1986). Culture canadienne française. *Lettres québécoises*, (43), 41–42.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



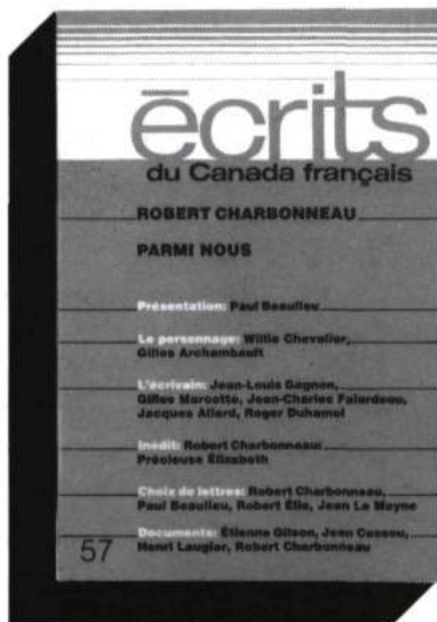
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

branche d'un arbre. Selon Charbonneau, qui avait Étienne Gilson de son côté, il ne s'agissait pas d'une branche d'arbre, mais d'un deuxième arbre qui avait poussé à côté du premier. De dire Marcotte en commençant son article: «Quel débat, mes aïeux! Nous n'en avons jamais eu, et nous n'en avons pas eu depuis, d'une telle qualité d'expression, d'une aussi forte intensité».

Charbonneau a réuni en 1947 les articles qu'il avait écrits sur les rapports que nous devons avoir avec le peuple français dans un livre qu'il a intitulé *La France et nous*.

Gilles Marcotte fait le tour de la question ou de la querelle dans un article bien charpenté, bien documenté, intitulé *Robert Charbonneau, La France, René Garneau et nous...* Jean-Charles Falardeau y va d'un article d'une soixantaine de pages sur *Robert Charbonneau: le romancier modèle*. Il analyse quatre romans de Charbonneau à partir des éléments suivants, la narration, l'espace, le temps, les personnages, les thèmes et les symboles. Il termine par «Vision du monde dans les romans de Charbonneau». Jacques Allard a relu *Fontile* et il



en vient à la conclusion: «Oui: nous sommes d'actualité avec *Fontile*, vers 1940, n'en déplaise aux dames du Fémina qui vont sauter sur le *Bonheur d'occasion*». Roger Duhamel nous présente des «Petits poèmes retrouvés» du romancier. Précédant tous ces articles, une très belle présentation de Paul Beau-

lieu qui a non seulement connu tous les écrivains de l'époque 1935-1950 mais qui a été l'ami de plusieurs et a participé aux mouvements d'émancipation de cette époque. Enfin, après un inédit de Charbonneau, on nous offre un choix de lettres de 1931-1966. Elles en disent long sur les préoccupations de tous ces écrivains. Nous retrouvons ici, Robert Charbonneau, Paul Beaulieu, Robert Élie, Jean Le Moine, Étienne Gilson, Jean Cassou et Henri Laugier.

Ce numéro 57 des *Écrits* est indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature québécoise. C'est un bel hommage à Charbonneau qui a dominé la vie intellectuelle au Québec pendant une vingtaine d'années.

Pour ma part, j'ai relu *La France et nous* et vous en propose quelques extraits. Le premier porte sur la culture canadienne-française et le deuxième est une lettre à René Garneau qui avait épousé la cause de ses détracteurs français dans cette querelle. □

Adrien Thério

Les Écrits du Canada français, 5754 avenue Déom, Montréal, Qué., H3S 2N4. Abonnement, quatre numéros: 25\$.

La Nouvelle Relève, juin 1946

Culture canadienne française

En 1763, dit l'édition scolaire de l'Histoire du Canada, la France cédait le Canada à l'Angleterre pour toujours. Ces mots ont fait rêver bien des générations de petits Canadiens. Après un héroïque effort de plus de deux siècles, la France fut forcée de se retirer des «arpents de neige».

Mais si la France renonçait au Canada pour toujours comme le dit naïvement la petite histoire, les 60,000 Canadiens, eux, ne renonçaient pas à la France. Ces 60,000 sont devenus près de 4,000,000. Ils sont restés Français par l'esprit, par la culture, par la volonté d'être eux-mêmes, mais Français du Canada.

Depuis 1763, le Canada, pays d'Amérique, pays bilingue, pays d'allégeance britannique n'est plus lié à la politique, à l'économie, ni à l'évolution morale et philosophique de son ancienne mère patrie. Si les sources culturelles sont les mêmes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle,

la filiation ne s'étend plus au delà que sous forme d'emprunts. Ainsi au XIX^e siècle, voyons-nous quelques-uns de nos écrivains imiter Hugo ou Lamartine. Ils ne sont pas eux-mêmes. Ils se cherchent du côté de la France, et ne se trouvent pas. Ils ne sont plus Français et refusent de l'admettre. À la fin du XIX^e et au début du XX^e des Canadiens songent à retourner en France. Ils vont étudier, se perfectionner, retrouver la source. Elle est tarie pour eux parce qu'ils ne se rendent pas compte qu'ils sont différents. Parfois admirablement doués, ils se découragent à vouloir imiter et ne donnent aucune oeuvre d'envergure. Ni Français, ni Canadiens, ils végètent entre les deux nationalités, entre les deux mentalités. On le leur fait bien sentir des deux côtés.

Alors qu'il existe des littératures suisse, belge, suédoise, norvégienne, etc., jusqu'à 1920, il n'existe pas à proprement parler de littérature canadienne. *L'Ordre*

fondé par Olivar Asselin, puis *La Relève*, en 1934, vont grouper des écrivains, le encourager, les pousser à créer une oeuvre véritablement canadienne. Pour cela, il faut cesser de penser en provinciaux. Le groupe de *La Relève* s'efforce de se libérer patiemment. Il lui faudra dix ans pour réussir. Mais il sortira de cet effort une littérature humaine. Si nous insistons sur ces deux mouvements, c'est qu'ils constituent des centres de discussion, de travail, d'entraide et qu'ils demeurent. À côté de ces mouvements, de ces écoles si l'on y tient, d'autres groupes se forment. L'émulation agit; la pensée rayonne. Vers 1940, les lettres bourdonnent d'une activité fébrile. Plusieurs écrivains, et des meilleurs ont cependant travaillé seuls. Ils n'en ont que plus de mérite, tels sont les écrivains de la génération de Ringuet et de Desrosiers. Ces deux derniers ont été édités à Paris avant la guerre.

En 1940, commencent à apparaître les premières maisons d'édition canadiennes. Dès la première année, les manuscrits affluent. Ces manuscrits sont l'oeuvre de jeunes qui n'ont pas été à l'étranger. Ils se sont trouvés eux-mêmes. Leur technique est le fruit de longues méditations sur les oeuvres de leurs devanciers français, russes, américains. Le même phénomène s'est produit chez les Canadiens anglais où il a fallu attendre des écrivains libérés de l'influence uniquement anglaise pour avoir des oeuvres qui se tiennent et méritent une place dans la littérature universelle.

Ainsi se prépare entre la France et le Canada, entre l'Angleterre et les Canadiens anglais une collaboration féconde, sur un pied d'égalité, une entente culturelle à base d'échange et d'émulation, une littérature dépassant les territoires politiques et se rejoignant sur les sommets humains, universels.

Cette collaboration, des écrivains français commencent à en parler: M. Étienne Gilson, M. Georges Duhamel,

d'autres aussi. «Le monde canadien, écrivait M. Duhamel au retour de son voyage au Canada, est une branche de l'arbre français, une branche robuste et qui semble maintenant séparée du tronc original par une épaisse muraille: une branche quand même et qui fait honneur à l'arbre, à la vitalité de l'arbre.»

M. Gilson qui cite cette phrase, veut aller plus loin. C'est qu'il nous connaît mieux. M. Duhamel n'a eu avec nous qu'un contact superficiel: il a lu *Au pied de la pente douce* et il en a fait un bel éloge; entre deux rendez-vous, il a causé avec quelques jeunes écrivains, il a assisté à un déjeuner de l'Académie canadienne française...

M. Gilson, lui, a vécu au Canada, il a une autre conception de la vie canadienne. «Le Canada, écrit-il, (dans *Le Monde*, 6 janvier 1946) se souvient de bien des choses, car non seulement il a une mémoire, il en est une. Il se souvient d'abord d'avoir été une branche de l'arbre français, mais aussi d'en avoir été coupé, puis, laissé sur le sol, d'y avoir tout seul

pris racine, d'avoir vécu sans nous, grandi sans nous, conquis par son seul courage, par sa seule perspicacité et par une continuité de vues qui ne nous doit rien le droit à sa propre langue, à ses propres méthodes d'éducation et à sa propre culture. Si nous sommes l'arbre, jamais arbre ne s'est moins soucie de sa branche. Qu'il s'en soucie aujourd'hui, rien de mieux, mais ce qu'il retrouve, après l'avoir si longtemps négligé, ce n'est plus une branche, c'est un arbre: un arbre de même espèce que lui, mais un autre arbre qui est un arbre comme lui».

... «La culture canadienne française ne doit qu'aux Canadiens de survivre et de fructifier. Ni empruntée, ni parasite, et autrement que la nôtre mais exactement au même titre que la nôtre, elle est française de plein droit».

Ces paroles de M. Gilson sont de celles qui nous font espérer qu'une collaboration est possible avec la France et s'il ne dépend que de nous, on peut dire qu'elle existe déjà. □

[Robert Charbonneau]

La Nouvelle Relève, octobre-novembre 1946

Crise de la littérature canadienne?

RÉPONSE À M. RENÉ GARNEAU

M. René Garneau est un écrivain de race, un critique intelligent et éclairé, doué au surplus du don de sympathie. Aussi, est-ce avec le plus vif intérêt que nous avons lu, puis relu l'article qu'il vient de consacrer à la crise de la littérature canadienne dans le supplément littéraire du *Canada*.

Laissons M. Garneau poser lui-même le problème. Il constate tout d'abord qu'il y a une crise de la littérature canadienne et, ajoute-t-il, «c'est une crise d'orientation.»

«Un groupe intéressant de jeunes écrivains de langue française», continue-t-il, «veut qu'une littérature autonome naisse avec lui. C'est sur le plan littéraire la transposition de la rivalité sur le plan politique entre grandes, petites et moyennes puissances».

M. Garneau tente ensuite d'expliquer par «certaines désillusions qui ont suivi

la reprise des contacts» avec la France ce désir d'autonomie.

Ayant ici même parlé de littérature autonome et examiné en deux ou trois articles les conditions de sa réalisation, je me permettrai quelques remarques en marge de l'article de M. Garneau.

Tout d'abord précisons que quelle qu'ait été à notre égard l'attitude des Aragon, des Duhamel et des Sartre, elle n'est pour rien dans notre désir de promouvoir une littérature qui cherche ses techniques, son inspiration et ses critères à Montréal plutôt qu'à Paris et qui se réserve dans la mesure où toutes les techniques vivent d'échange de choisir aussi bien «dans le vignoble californien de M. Steinbeck» que «dans le vignoble racien», qui ne dédaigne pas à l'occasion de s'allier au vignoble californien.

Il s'agit de quelque chose de plus important que d'une querelle entre les écrivains français et leurs confrères cana-

diens, c'est sur le plan de la culture française que le problème se pose. Toute la querelle est entre ceux qui ne veulent voir dans le Canada français, selon la formule de Gilson, qu'une branche de l'arbre français et ceux qui, avec M. Gilson, croient que ce sont deux arbres distincts, d'une même famille mais ayant chacun sa vie propre et des fins différentes. Ainsi les États-Unis vis-à-vis l'Angleterre.

«Pour bien marquer leur scission avec la France, dit M. Garneau, ils invoquent leur parenté spirituelle avec les écrivains américains. Or on croyait que c'était l'autonomie qu'ils voulaient.»

L'auteur se fait la partie facile. Veut-il laisser entendre que M. Sartre est moins français parce qu'il se met à l'école de John Dos Passos, que (pour donner quelques exemples tirés de plus loin) Dostoïevski était moins russe parce qu'il avait pratiqué George Sand, Balzac,